

A high-angle photograph of a vast desert landscape with sand dunes. A person wearing a red robe and a dark head covering is walking across the dunes, leaving a trail of footprints behind them. The dunes are illuminated by warm, golden light, creating a sense of depth and texture. The person is positioned in the lower-left quadrant of the frame, moving towards the center.

Anne Atlan

Un chameau dans la tête

Anne Atlan

Un chameau dans la tête

© Anne Atlan, 2021

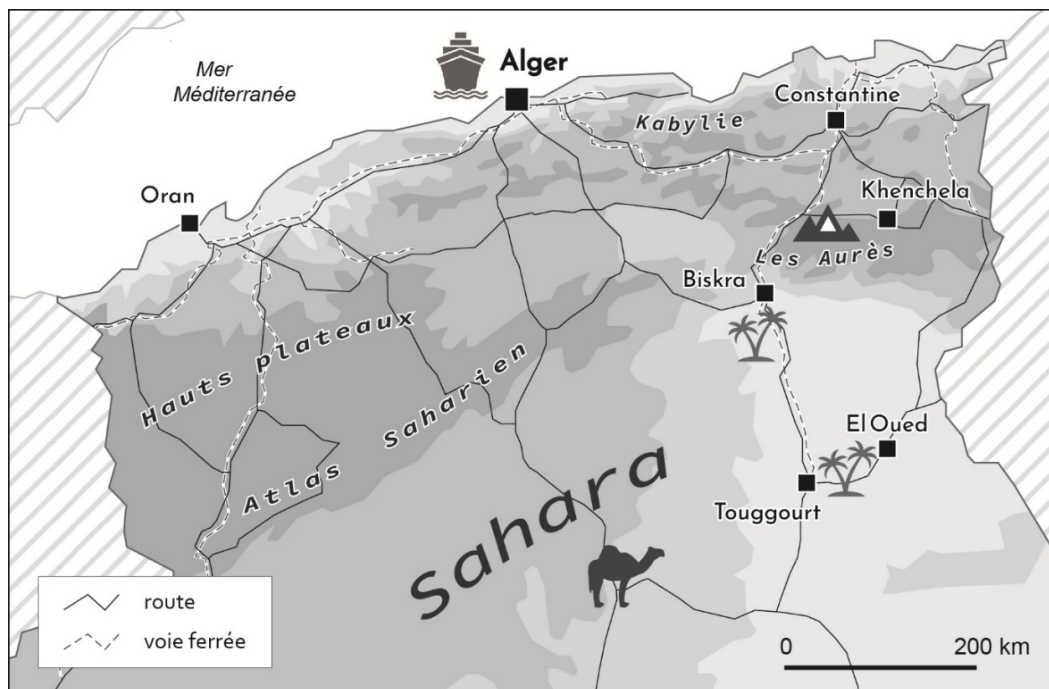
ISBN numérique : 979-10-262-9419-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.





Prologue

Toute sa vie, ma grand-mère a mangé des dattes, vérifiant bien sur l'emballage leur provenance. Seules celles de Biskra, la cité du Sahara où elle avait grandi, recevaient son approbation. C'est comme cela que j'ai appris que son père, et avant lui son grand-père, cultivaient des dattes. Elle affirmait que son père possédait les plus grandes palmeraies d'Algérie, et sa voix vibrait d'admiration lorsqu'elle le décrivait, parcourant ses palmeraies sur son chameau, vêtu d'une belle gandoura traditionnelle. Pourtant, elle ne parlait jamais de Biskra que de manière brève et indirecte. J'avais le temps d'entrevoir une grande maison avec une cour blanche où vivait toute une famille nombreuse, où les femmes se cachaient la bouche et couraient se réfugier à l'intérieur quand on annonçait l'arrivée d'un homme. De sentir les dattes qui crissaient sous la dent parce qu'elles contenaient du sable...

Mon enfance a été bercée par l'idée qu'elle était née au sein d'une tribu nomade sédentarisée depuis peu, que son grand-père était le chef de la tribu, et elle une princesse du désert. J'ai retransmis le même mythe à ma fille, en étant de moins en moins sûre de ce que j'affirmais.

Née en 1917 au sein d'une tribu nomade ou fantasmée comme telle, ma grand-mère a toujours été une grande voyageuse. Ses premiers voyages ont commencé dès son plus jeune âge. Sa famille, pour fuir les chaleurs extrêmes de l'été qui pouvaient atteindre 50°C, s'installait pour quelques mois dans leur résidence de Khenchela, une ville de la chaîne montagneuse des Aurès, plus fraîche. Adolescente, elle a eu le privilège d'aller au collège et au lycée de Constantine. À partir de ses 20 ans, ses voyages sont devenus ceux des migrations liées à la survie. Une première traversée vers la France, pour échapper aux traditions qui exigeaient sa mort, le retour en Algérie, pour échapper aux persécutions nazies, les tribulations dans l'Algérie de Vichy, l'échappée vers le Paris de Saint-Germain-Des-Prés, la fuite de la pauvreté et du froid parisien vers le soleil clément et la bienveillance artistique de Cannes... L'arrivée de la sécurité matérielle et l'entrée de ses enfants dans l'âge adulte l'ont amenée à découvrir des contrées plus lointaines : elle passait de fréquents séjours chez sa descendance vagabonde, dispersée sur plusieurs continents. Après son ancrage définitif dans le Roussillon et son entrée dans la vieillesse, elle a encore initié d'autres voyages, que l'on pourrait appeler culturels ou patrimoniaux.

Un jour, pour voyager avec elle, il ne nous est plus resté que les mots. Lorsque je me suis décidée à retranscrire l'histoire de ma grand-mère, je me suis vite

rendu compte que sa vie contenait une part de légende. Or une légende ne s'écrit pas, elle se construit.

I FONDATIONS

Dérives

Elle avait renoncé à parcourir le globe, mais elle aimait encore soutenir de grandes conversations sur le sens de la vie et du monde. Lorsque nous étions seules toutes les deux, j'essayais inlassablement de lui faire raconter son enfance et sa jeunesse, dans l'oasis qui l'avait vue naître, et dont je savais si peu... Un après-midi, dans son salon baigné d'un grand soleil méridional, nous nous sommes retrouvées plongées dans une conversation intime, qui nous avait déposées à la porte du Sahara. Malgré son grand âge, elle s'animait en parlant, et ses réponses à mes questions étaient inhabituellement précises. Elle a fini par se lever pour faire quelques pas, cherchant dans le mouvement à retrouver la force de ses souvenirs. Soudain, au détour d'une phrase, elle s'est immobilisée, bras écartés, paumes ouvertes, pour s'écrier dans une lamentation désespérée : « Tu te rends compte, j'ai déshonoré mon père, lui qui m'a tant aimée, lui qui a tant fait pour moi ! » Cet air de tragédienne lui était coutumier ; elle ne savait pas dire les choses simplement, il fallait qu'elle les vive. Comment ne pas ressentir sa douleur ? Que lui répondre pour l'apaiser ? Répliquer « allons mémé, tu exagères » était impossible. Elle n'exagérait pas.

Porter un enfant sans être mariée, à 20 ans, dans le sud de l'Algérie, aujourd'hui encore, c'est déshonorer gravement et irréversiblement sa famille. En 1937, ce déshonneur ne pouvait se laver que dans le sang, celui de la coupable, car c'est toujours la femme qui est coupable. Son père, pour respecter les traditions aussi séculaires que cruelles, avait pour devoir de tuer sa fille. Il ne l'a pas tuée. Il a réussi à la marier et à lui faire quitter l'Algérie, enceinte et vivante. Grâce à ce manquement à la loi du désert, elle a engendré plusieurs générations, dont la mienne.

Qu'elle ait été enceinte sans être mariée, je le savais depuis toujours. Ce qu'elle venait de me révéler, à 95 ans passés, ce qu'elle avait tu durant tant d'années, c'est qu'après avoir refusé de lui ôter la vie, son père avait dû fuir l'opprobre général en quittant Biskra avec femme et enfants, laissant derrière lui sa maison, son oasis, ses palmeraies. Après cet aveu, elle s'était détournée pour éviter de croiser mon regard, et je n'avais plus sous les yeux que son dos frêle et voûté. Je la contemplais, désolée, cherchant à toute force dans mon esprit une phrase pour lui rendre sa dignité. Ma si chère grand-mère, ma magnifique mémé, celle que tout le monde aimait et respectait ! « Elle est un exemple pour beaucoup de gens », m'avait encore dit la veille l'une de ses belles-filles. Elle était plus que cela, une force de la nature, un monceau de sagesse parfois

subversive, un encouragement à la vie, une consolation dans l'empathie et le rire, la force de toute une famille, la confidente des voisins et des commerçants, la doyenne du cours de gymnastique, et tant d'autres titres encore ! Je voyais tout cela défiler, et d'un seul coup, j'ai trouvé les mots : « C'était vrai à l'époque, mémé, mais s'il y a un ciel et si ton père pouvait te voir de là-haut aujourd'hui, voir ce que tu as fait de ta vie, voir qui tu es devenue... Il serait fier de toi ! » Ma voix était forte et pleine de conviction, car je le pensais vraiment, et comme elle connaissait le respect et l'admiration presque fervente qu'elle suscitait autour d'elle, elle a senti que je le pensais vraiment. Alors elle s'est retournée vers moi, et m'a répondu dans un sourire à la fois triste et frondeur, en balayant l'air devant elle avec sa main « bah, je ne pense pas qu'il y ait un ciel là-haut », mais ses épaules se sont redressées, et son regard a recommencé à pétiller.

Comment une jeune femme déshonorée et désespérée du désert algérien a pu devenir cette noble matriarche du sud de la France, c'est ce que je me suis promis de raconter un jour. Pas seulement parce que sa vie est extraordinaire, a traversé un siècle, deux guerres et trois pays, mais aussi parce qu'elle recoupe une histoire dont les ramifications multiples marquent notre temps, et dont la transmission a été étrangement altérée, celle des Juifs d'Algérie. Car malgré son appartenance au désert, elle était juive, ma grand-mère, et c'est ce qui allait la sauver. Le monde dont elle était issue est un monde méconnu, entouré de silences et d'oublis plus ou moins volontaires, où s'entrelacent les remous de la grande histoire et les secrets de famille. Alors pour retranscrire sa vie et dépasser les silences, j'ai mené parallèlement deux enquêtes, l'une intime, l'autre historique.

Peu de gens savent que parmi les nomades du désert, dont les Touaregs sont les plus emblématiques, se trouvaient des tribus juives. Certaines se sont sédentarisées dans l'Algérie française, et c'est au sein de l'une d'entre elles qu'est née ma grand-mère. Elle racontait que ses ancêtres pas si lointains parcouraient le désert en caravanes, pour faire la contrebande d'or, d'épices et de poivre. Elle en parlait comme si elle l'avait vécu, ou comme si cela lui avait été raconté par ceux qui le vivaient encore. C'est elle qui utilisait le terme de contrebande, qui suggère quelque chose de pas trop légal, sans doute depuis que les Français avaient mis des frontières dans le désert. Avant, ce n'était que du commerce, comme il se pratiquait dans le Sahara depuis des siècles, peut-être même des millénaires. Il n'en reste plus aucune. Ces tribus juives ont d'abord